



12 rue chancelier de l'hospital
21000 dijon - france
t. : +33 (0)3 80 67 13 86
contact@interface-art.com
www.interface-art.com
www.interface-horsd'oeuvre.com

Pour certains, l'été s'est passé au bord de l'océan, là où les rouleaux sont le terrain de jeux des adeptes de la glisse. Si l'on se veut minimaliste et le plus libre pour jouer avec les éléments fluides, le corps fait très bien office de *board* en tous genres. C'est le rythme qui fait tout, la synchronisation entre ce qui vous arrive dessus et votre départ dans l'énergie de la vague. Écoutez « à fond », le single *Sur la planche* de 2013 de **La Femme** et vous comprendrez les sensations recherchées, toujours à la limite. Le *Bodysurf* est parfois ce que l'artiste essaie de faire hors de l'eau dans ses productions. Magnifier le peu d'éléments traités et prendre du plaisir à les partager. Le corps a différentes possibilités pour faire corps avec l'autre dans un souci d'échanges, de formes et de contreformes.

Laissez-vous glisser et trouvez votre wave à travers cette petite déferlante d'œuvres aux aspects parfois assez opposés (du minimalisme à l'humour en passant par une vision plus politique ou sociétale notamment). Ne vous laissez pas déborder par les émotions, par les effets de mode et ayez un œil toujours au large : *Le futur doit être dangereux*¹. Ne débranchez jamais votre cerveau !

Pour ce 3^{ème} volet après *No Limits* et *Borderline*, et si l'exploration des limites prenait enfin sa puissante liberté d'expression, à la frontière parfois de l'explosion ! La limite est faite pour expérimenter notre corps et nos rapports à l'autre ou tout simplement donner sens à une création qui fera un pas en avant ou un pas de côté. Le cerveau est sûrement l'un des organes les plus complexes, renfermant encore beaucoup de mystères mais où siège l'orchestration de la création.

Partons donc de l'édition *ID* de **Mathieu Mercier** (produite pour le journal *horsd'oeuvre* édité par Interface en 2013) pour surfer dans un nouveau cheminement curatorial où la limite sera pour le coup franchie pour ne pas dire « *borderline* » ! Ce motif généré informatiquement et répété, finit par faire un *allover* où la surface prend tout son sens en la froissant. Le cerveau se formalise par l'action, une transmission, une délégation directe de l'artiste à l'acquéreur.

Cette matérialisation pourrait être le contenant de l'œuvre *Sans titre (Allégorie de la création)*, 2022 de **Philippe Ramette**. Cette magnifique prothèse sculpture est un objet hybride qui relie la fonction d'un arrosoir à celle d'un casque en laiton brillant. La création viendrait se déverser comme une gerbe d'une substantifique moëlle qui transformerait le quotidien, en art.

Sans trop de subtilité, des ronds, des gouttes, des points, des trous apparaissent fréquemment dans cet accrochage d'exposition ! L'œuvre de **Hugo Schüwer Boss** se compose de trois tondi (*Bronze, Tondoor, Rouble*, 2023) cerclés eux-mêmes d'un cadre peint, composés de lignes (traces « géologiques » des étapes du tableau). Chaque liseré est le marqueur d'un passage, d'un temps figé par une couleur. Ce soin apporté au contour avant « remplissage », prend racine

1. L'œuvre de Dora García, *Le futur doit être dangereux*, 2005 (feuilles d'or sur mur - collection Frac Bourgogne) n'est pas présentée mais elle aurait pu l'être totalement !



Plage du Porge Océan, 12 août 2025

12 septembre • 7 novembre 2026

**katinka bock • hugo capron • claudie cattelain
pauline creuzé • robin davorie • simone decker
kenny duncan • jean dupuy • chloé ferrer
dora garcía • hans hemmert • joël hubaut
barbara kruger • natacha lesueur • man ray
mathieu mercier • philippe ramette • hugues reip
hugo schüwer boss • sigurdur arni sigurdsson
didier trénet • erwin wurm**

0explain to me • visites commentées
les samedis • 15h

dans les icônes religieuses ainsi que par le ton doré utilisé dans les aplats de fond. Une méthode protocolaire : construire le tableau, le préparer puis en délimiter le contour pour prendre conscience du format et se mettre en condition. À travers ses peintures, l'artiste semble figer un moment de bascule entre une forme définie et une surface à l'aspect fluide, encore en mouvement. Seraient-ce des pépites de création qui sortent tout droit de l'arrosoir de Philippe Ramette ou des coupes de cerveau, clin d'œil à l'œuvre de Mathieu Mercier ?! La peinture abstraite ne serait pas un monde sans images mais un moment avant ou après leur apparition.

Pour cette exposition, **Didier Trénet** a produit cette nouvelle œuvre dans la lignée de ses *Études de face* (suite à une résidence au Japon, début 2000) en ciment, tessons de verre de bouteille, cuivre... Cette pièce de format important semble plus dépouillée et arrêtée dans son processus de fabrication. L'artiste joue souvent de cette limite entre le bien fait et le mal fait, l'attirance et la répulsion mais toujours avec une bonne inspiration. Ici les matériaux parlent d'eux-mêmes et cette matérialité, cette physicalité rejoignent le monde des esprits. Une figure sans expression marquée mais pas totalement abstraite. Son squelette et maillage laissent ouvertes toutes formes de pensée. L'artiste donne à voir son intériorité, sa concentration comme l'escrimeur peut l'avoir derrière son casque. De cette forme ovoïde assez primaire, Didier Trénet propose une projection mentale surfant entre les sensations et les sentiments du cerveau. Face cachée des photos de Natacha Lesueur, tête pensante de Philippe Ramette ou Intelligence Humaine face à l'Intelligence Artificielle questionnée par Mathieu Mercier, cette « face » n'est pas prête de livrer tous ses secrets.

Hugues Reip délivre régulièrement des pépites d'instantanés à travers des clichés journalistiques postés sur Instagram. En 2021, il propose cette photographie *Mofette*, 2018 pour rejoindre la page centrale de notre journal *horsd'oeuvre* n°47. Nous décidons de réactiver cette image, agrandie et marouflée au mur au-dessus de la cheminée. Cet univers de polar, entre scène d'interrogatoire de Police du siècle précédent et coin de bureau de l'artiste, prend lieu et place de ce que pourrait être un miroir classiquement installé au-dessus du linteau de la cheminée en marbre noir. De ce clair-obscur, une fumée s'en dégage et dessine une volute parfaite au contour féminin. Ce *bodysurf* éphémère est capturé par l'artiste, un moment de grâce qui dure moins d'une seconde et qui répond parfaitement à l'*Allégorie de la création* de Philippe Ramette.

Pour en revenir à ce que peut produire le cerveau pour lequel on a déjà exploré certaines facettes étonnantes, je ne pouvais faire autrement que de présenter l'univers « détonnant » de **Natacha Lesueur** (souvenez-vous de ses fées, mariées et autoportraits exposés en 2024 à Interface). Ses œuvres issues d'une série *Sans titre* de 1998 présentent des portraits cadrés en bustes classiques mais de dos. L'envers du décor, la boîte crânienne devient motif décoratif à création. Les aspects culinaires sont des créations figées dans la gelée. Natacha Lesueur utilise souvent le corps comme une surface d'inscription, ici des préparations comestibles viennent redessiner le contour cérébral de ses modèles. Ses photographies nous renvoient tout aussi bien à tous les corps et au processus de création, de l'apparence, limite de l'intime en chacun de nous.

Sur le chapitre de l'image animée, je n'ai pu m'empêcher pour apporter un peu de légèreté (et malgré tout de pesanteur), de présenter celle d'**Hans Hemmert**, *Hans Hemmert und Linda and the Funky Boys Shame on you*, 1998 (collection Frac Franche-Comté). Une sorte d'airbag où la création se fait cacher par ce latex jaune au rythme d'une musique dansante et entêtante bien connue. Sa présentation dans la salle de bains, elle-même petit espace clos privatif, est un espace propice à se prendre pour l'artiste, le temps d'une douche, et dépasser les limites du regard sociétal pour s'imaginer en star de la Pop.

Le travail de **Robin Davourie** vient s'intercaler entre les deux salles principales d'Interface, là où les caissons moulurés renvoient déjà aux encadrements classiques des tableaux. Son travail de peinture vient se coller précisément et se fondre dans le décor. Un motif de vagues et d'ondulations d'une surface liquide fait souvent l'objet d'un traitement en bichromie. L'un des tons révèle l'autre et réciproquement, partant d'un aplat radical pour mieux aboutir à un début de langage figuratif. Ce passage, cette transition est le fruit d'une limite que l'artiste tente de questionner encore et encore, au gré du courant.

Non loin de là, *A Man With Moving Light (Space Writing)*, 1937-1979 de **Man Ray** vient également sublimer l'invisible ou la trace de l'éphémère. A son époque, il y avait quelque chose de magique dans le fait de capturer ce crayonné de lumière. Une composition qui s'apparente à une signature à la lampe stylo devant un portrait flou (souvent de lui ou de Marcel Duchamp). Ce feu de gouttes de lumière interagit avec la myriade de points d'Hugo Capron et de Pauline Creuzé.

Man Ray joue avec les éléments et avec les possibilités que lui offrent les expérimentations photographiques. Mais il compose également avec malice des ready-made à la veine poétique, plus surréaliste. C'est ainsi qu'il associe une pomme et une vis, délicatement posée au niveau de l'orifice de la queue disparue ! Paradis d'un monde érotique, « l'm shocked », 1931 ! Terrain glissant, comme la sensation de surfer entre l'eau et l'air pour rejoindre Eve ou Adam.

Non loin de là, une autre pomme vient prendre place dans l'orifice de ma bouche cette fois par le biais de l'artiste **Erwin Wurm**. Me demandant d'être son modèle en 1999, me voici figé en *One Minute Sculpture*. Croquer la pomme à s'en étouffer comme un *Air Bag* à la Simone Decker ! Une sensation de regarder et d'être vu tout en travaillant son introspection pendant le temps d'une minute. La sensation de regarder et d'être vu tout en travaillant sa respiration pour ne pas bouger le temps d'une minute. Un sentiment d'appartenance au moment présent où les éléments qui vous entourent, vous nourrissent ou vous étouffent.

Katinka Bock me paraît bodysurfeuse dans l'âme à bien des égards ! Son diptyque photographique *Hold me tight* (2018) joue d'un cadrage entre corps et sculpture. Aux apparences simples, sans artifices, son travail est au contraire complexe, multiple et en permanence dans l'échange. La matière dure et roulée (le bronze), la chair douce et lisse ne font plus qu'un pour faire création. Avec ta planche sous le bras, prends du plaisir, laisse-toi rêver et « serre-moi fort », on ne fera plus qu'un.

Dans la vidéo *Untitled (Le mal de mer)*, 2019-2026 de **Pauline Creuzé**, on se rapproche du même mouvement ressenti en regardant la houle de Robin Davourie. C'est peut-être ici qu'on se rapproche le plus de l'évocation du littoral estival

et de ces gerbes d'eau de mer contre le bateau ! Le hors champ, le silence et le titre sont des éléments qui nagent à contre-courant du cliché de la carte postale. Un état mental et physique qui oscille du plaisir au mal-être. L'eau devient éclaboussure, se transformant en points très lumineux frappant la vitre du téléphone et donc par ricochets (ricochet), notre pupille. Par ce cadrage fixe diffusé en petit format, l'intensité y est d'autant plus présente et captivante.

Sur un deuxième écran de téléphone portable, **Pauline Creuzé** présente également *Des feux – collage*, 2026. L'eau, la terre, le feu semblent réunis dans une image où la mise au point paraît difficile à tenir. Par un jeu de reflets, de vaguelettes, d'un scintillement jusqu'à l'éblouissement du soleil, l'image construite par couches successives se livre puis se trouble comme un phénomène de marée. Inclus dans la partie basse de l'image, un personnage semble, comme nous, contempler le spectacle aux limites mal définies.

La liberté du commissariat est d'amener par exemple la grande toile ronde d'**Hugo Capron** produite spécialement au plafond dans un univers où ses retombées de pétards pyrotechniques seraient également source à allégorie de la création... Une retombée de pétards non pas mouillés mais bien colorés ! Oh la belle verte, oh la belle rouge et voici l'anagramme le plus connu de Jean Dupuy non loin de là. Que dire de cette origine du monde si ce n'est que la création entre deux corps est le vecteur commun à nous tous mammifères, artistes comme regardeurs. Par ce flux lumineux des néons, semence de *l'Origine d'un genre* (1980-2013), Trou et Verge s'emboîtent parfaitement, sans limite avec malice !

Comme on le voit, une petite thématique s'en dégage pour présenter le *Kiss*, statement de **Barbara Kruger** (édition de 2019 sur une assise culte d'Alvar Aalto pour Artek), encore du rouge non loin de l'assise du cul et de ses lèvres. Son travail renferme souvent des messages provocateurs sur des questions liées au féminisme et à la politique identitaire, sujets développés également par La Femme ou Chloé Ferrer. Un autre *readymade* domestique légèrement annoté par l'artiste Joël Hubaut lui fait écho. Une pelle rouge bien évidemment mais en plein « roulage de » métaphorique, *Hiouppie* comme l'écrit Joël ! S'asseoir, s'embrasser, se serrer, voire se rouler une pelle, entre Art et Design, la ligne rouge peut être franchie pour le plaisir des yeux bien sûr mais pas que.

Kenny Dunkan fait souvent dans la dentelle, au sens maillage, lien entre matières et objets incongrus pour donner du sens et du raffinement à des choses usuelles de notre quotidien. Ce sens critique est ici livré, au contraire, brut de décoffrage, par une cascade de cartes à jouer identiques (l'as de cœur bien évidemment !) pour questionner la profondeur et non la taille de l'amour ! *How Deep is your Love*, voit également rouge à tous les niveaux avec beaucoup d'humour comme ses aînés Dupuy et Hubaut... *No Limits*.

Non loin de là, l'œuvre de **Sigurdur Arni Sigurdsson**, *Diplomatie* (1996) joue le rôle de l'animal domestique dans cet appartement. Posé sur le parquet et planqué sous une *board*, ce dernier se donne à voir principalement par l'extrémité de ses oreilles. Est-ce le sujet principal du tableau qui a glissé pour laisser la place au vide, au fond, à la limite de l'abstraction ? Le lapin passe d'un état de symbole de pureté, de sainteté dans l'histoire de la peinture à celui d'une industrie érotique par le biais de l'imagerie Playboy depuis le milieu du XX^e siècle. Le sujet général de « faire Tableau » est bien aussi celui partagé par Présence Panchounette et Hugo Capron. Les sujets apparaissent, puis disparaissent au gré d'un focus sur des points, des aplats ou des extrémités !

Dans cette salle plutôt tamisée, **Chloé Ferrer** présente l'œuvre *Morphology (crabs)*, 2026, animal moins domestique mais qui pourtant, surfe sur les vagues et aime faire la fête sur la plage entre amis ! Composée de pierres calcaires cristallisées, trouvées sur le plateau d'Ahuy, sa sculpture hybride se compose d'un couple de crabes verruqueux (*Eriphia verrucosa*). Lovés dans un bac de chimie rehaussé, la cristallisation en sel au fond gagne jusqu'aux pinces de l'un des crabes. En plus des retombées pyrotechniques symboliquement éclairantes d'Hugo Capron, un rétroéclairage traverse l'ensemble, faisant scintiller les cristaux et révélant les différentes aspérités de leurs habits de lumière.

En écho du travail de Natacha Lesueur, une autre pièce de **Chloé Ferrer** est exposée *Wet Wipe II* (2025). Suspendue à son porte-serviette comme un linge du quotidien, l'œuvre joue avec les codes de l'intime et du domestique. Un lé de latex incorporant de la dentelle est rétroéclairé. La lumière traverse la matière et révèle l'intérieur de cette entité organique. L'opacité devient transparence et le contenu des motifs se dévoile à la vue du voyeur-regardeur. Avec le temps, le latex se dégrade, s'oxyde comme une peau vieillissante qui garde la trace du temps.

Si cette exposition balaie des notions de vie, de création à bien des égards, limites (je vous l'accorde !), on abordera le début du couloir par ce statement *ressuscite-moi*, de **Dora García**. À l'image d'une déferlante, on se le prend en pleine figure et nous devons nous positionner face à cet impératif. Un jeu s'établit entre l'artiste et les visiteurs ou entre les visiteurs eux-mêmes. L'artiste questionne une limite et le point inclus dans la déclaration, marque une responsabilité affirmée. Tout *surfing* n'est pas que plaisir, il est aussi un rapport à son propre corps, à sa respiration, à sa capacité d'en ressortir vivant et de contrôler ses émotions, ses pulsions. Alors oui, l'océan doit te ressusciter pour mieux avancer dans un futur dangereux. La prochaine vague sera la meilleure mais parfois, il faut savoir prendre le risque ou au contraire, savoir attendre et esquiver la mort.

Ces créations ne sont rien d'autre que l'expression d'un besoin de partage et de connexion entre les éléments. La création se cache en chacun de nous et il suffit d'explorer ses propres limites. Le corps est un moyen de s'exprimer, de produire du sens et de le rendre performant. C'est ainsi que **Claude Cattelain** nous propose un cadrage assez surréaliste d'un orifice, bouche béante comme écran vidéo. Cette image performative d'une apnée, *Fish and Mouth* de 2020 présente un état où le vivant est livré au regard, au sein même du corps de l'artiste. Les trois jeunes poissons en devenir sont comme les mots à ordonner pour qu'un sens artistique prenne forme. Avant l'asphyxie de l'artiste et de ses occupants, une expulsion, une respiration seront libérateurs pour rejoindre leur destinée et l'artiste aura capté l'instant d'un instinct de survie.

Une autre vidéo vient faire écho à cette limite corporelle. **Simone Decker** s'est filmée en 1998 pour réaliser *Air Bag* (collection Frac Bourgogne). Ce cadrage également serré et fixe présente son visage enfermé dans un sac plastique transparent. Là encore, la bouche rougeoyante est le signe d'une expulsion ou d'une inspiration. L'air vient gonfler le sac et donc l'image dans sa quasi-totalité ou au contraire, épouser le relief en creux du visage. Le regardeur suffoque ou respire jusqu'à épuisement, au rythme de l'artiste (qui exerce un travail autour des notions d'espace et de vie) dans un silence absolu. Si l'arrosoir de Philippe Ramette se libère pour mieux se re-remplir, Simone Decker paraît livrer dans son travail les limites qu'elle perçoit d'un monde trop grand, en expansion délirante.

Je vous invite donc à rejoindre l'océan l'été prochain et à partager ces paroles issues du titre *Sur la planche*² de **La Femme** :

Sur la plage, dans le sable
...
Sur la planche, sur la vague
Je ressens des sensations
...
Et quand je suis sur la vague
Je suis surf dans les rouleaux
...
De rester sur la vague, quand je suis invincible
Et si tu oses me pousser dans les rouleaux
Je t'attends sur la vague
...
Et tant pis si je meurs demain
Si le rouleau m'entraîne dans les entrailles de la vague
Je prends ma planche et je pars aux rouleaux
Quand je suis surf, je recherche des sensations

Frédéric Buisson

Commissaire de l'exposition

2. Paroliers : Marlon Magnée / Sacha Got.

Remerciements : Frac Bourgogne, Frac Franche-Comté, Galerie Eva Vautier (Nice), Galerie Jocelyn Wolff (Paris), Galerie Xippas (Paris), aux collectionneurs privés et aux artistes pour leurs prêts ou productions spécifiques.

Interface reçoit le soutien de :